

Gaston Petit Un Québécois qui fait carrière au Japon

Guy Robert

Volume 33, Number 132, September–Fall 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53858ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, G. (1988). Gaston Petit : un Québécois qui fait carrière au Japon. *Vie des arts*, 33(132), 56–58.

Dès 1963, j'écrivais la préface d'une exposition Gaston Petit à la Galerie Libre, lors de la glorieuse époque de la rue Crescent qui a marqué le domaine montréalais des arts plastiques. C'est donc dire que je connais cet artiste et observe l'évolution de son œuvre depuis plus de vingt-cinq ans, mais d'un peu loin et fragmentairement, puisque Petit vit, depuis 1961, au Japon, où il poursuit une carrière dont nous allons examiner brièvement les divers aspects: quelques milliers de tableaux, une cinquantaine de vitraux, de murals ou d'environnements, cinq centaines d'estampes, une douzaine de livres d'artistes ou de livres sur l'art, sans compter des milliers de dessins, sumi-e et calligraphies, et en sculpture une production épisodique, mais qui prolifère récemment.

Un artiste québécois au Japon

Né à Shawinigan, en 1930, Gaston Petit grandit aux Trois-Rivières, y fait ses études classiques, puis entre chez les Pères dominicains, où il est ordonné en 1959. Dès son adolescence, il aime dessiner et peindre, mais ne présentera sa première exposition qu'en 1960, aux Trois-Rivières. Quelques mois plus tard, en janvier 1961, il obtient d'être envoyé comme missionnaire au Japon, où il étudie d'abord pendant deux ans la langue et l'écriture japonaises, parallèlement à l'art oriental et à la calligraphie.

Sa sensibilité et sa pensée s'en trouvent profondément remuées et enrichies, cependant que son dynamisme et son esprit d'entreprise s'accordent avec son pays d'adoption et lui ouvrent rapidement de nouveaux horizons, dans l'élan de la pleine expansion qui a fait du Japon ce qu'il est devenu aujourd'hui.

Après une première exposition à Tokyo, en 1963, Petit obtient une commande d'envergure, celle des vitraux, murals et autres éléments d'une chapelle à Kyoto. Et depuis, sa carrière se développe au fil des ans, ponctuée de plusieurs importants voyages, qui nourrissent la vie culturelle et spirituelle de l'artiste. Le voyage de 1964-1965 au Cambodge, en Inde et dans le monde islamique, s'intéressait surtout aux lieux religieux orientaux, dont la tradition diffère radicalement de celle de l'Occident, comme il peut le vérifier au retour, par un séjour en Europe. Son esprit d'indépendance et d'aventure l'entraîne toujours dans de nouvelles directions, et il en résulte une œuvre touffue, abondante et tellement variée

Pour souligner la donation de cinq cents œuvres de Gaston Petit, le Musée Pierre-Boucher des Trois-Rivières présente, tout l'automne, une grande rétrospective de l'œuvre de ce Québécois vivant au Japon depuis 1961.

GASTON PETIT



UN QUÉBÉCOIS QUI FAIT CARRIÈRE AU JAPON

Guy Robert

qu'on en éprouve quelque vertige. Essayons tout de même d'en dégager les principales dimensions.

Un laboratoire de recherches graphiques

Dès son arrivée au Japon, Gaston Petit sent et comprend l'importance fondamentale que la culture nipponne accorde à l'écriture, aux signes graphiques et à leur prolongement esthétique naturel en calligraphie, synthèse de la pensée en tenue de suprême raffinement. Il se met donc à la dure école de l'écriture japonaise et entreprend parallèlement des études en calligraphie avec le maître Hidai, puis bientôt en cours privés de sumi-e avec Furihata. Son talent de dessinateur, son enthousiasme de néophyte et son impatience naturelle lui font brûler les étapes, à tel point qu'il expose bientôt ses nouvelles œuvres, déjà affranchies de la discipline mimétique imposée par la relation traditionnelle maître-disciple. Son apprentissage lui permet aussi de pénétrer dans l'intimité artisanale japonaise, celle d'une gamme étourdissante de papiers, de pincesaux et d'autres instruments, voire celle de la fabrication des encres à Nara.

Petit ne veut toutefois pas jouer au Japonais et quitte la voie facile et exotique qui s'offre, celle de l'artiste occidental passé maître en calligraphie et sumi-e, pour se tourner, en 1963, vers la gravure, l'estampe, où il évite aussitôt le piège des ukiyo-e, célèbres par les noms d'Utamaro, Sharaku ou Hiroshige. Il se lance plutôt dans ses propres recherches et expériences, en développant des techniques où interviennent des matrices complexes, des teintures à base d'eau et d'huile, du laminage, des combinaisons de plusieurs procédés.

De la curiosité et de l'intérêt se manifestent bientôt autour de ses premiers essais et en 1965 s'ouvre l'Atelier Petit, à Tokyo, dans le quartier de Shibuya, à l'ombre de l'édifice des Dominicains. L'équipement se perfectionne, les premiers étudiants en amènent d'autres, des aides et des artistes participent à l'élan, à tel point qu'en 1973, Petit donne à son Atelier une nouvelle vocation, celle d'offrir aux artistes des services professionnels et innovateurs d'impression d'estampes en diverses techniques, à partir de leurs bons à tirer.

Des marées de peintures

Au Québec, l'œuvre de Gaston Petit n'est pas encore bien connue, pour la raison principale que depuis 1961, il habite le Japon, où il a fait sa carrière. De fait, il a peu exposé au Canada: sa première manifestation aux Trois-Rivières,

en 1960, quatre à la Galerie Libre de Montréal, entre 1963 et 1968, quatre à Toronto, entre 1968 et 1983, quelques autres à Saint-Sauveur, à Ottawa, à Saint-Antoine et aux Trois-Rivières. Bref, parmi les quelques quatre-vingt expositions de Petit présentées depuis 1960, il s'en trouve deux ou trois fois plus au Japon qu'au Canada, et autant ailleurs, en Europe (France, Belgique, Angleterre), aux Philippines, en Inde, aux États-Unis ou à Hong-Kong.

Parmi ses expositions les plus importantes, trois sont japonaises: en 1972, plus de 80 œuvres de la suite *Portrait fa-*



Du pays d'en-haut, 1987.
Huile sur toile; 118 x 118 cm.

mial comprenant tableaux, sculptures, estampes et dessins, à la Galerie Fuji, de Tokyo, le tout accompagné d'un catalogue de 80 pages; en 1978, au Musée Ikeda du Vingtième Siècle, un bilan de sa production des huit dernières années; et en 1985, au Centre culturel d'Hatano, un ensemble de 57 tableaux de la vaste suite des *Brisures* peints entre 1975 et 1985, avec catalogue en reproduisant une vingtaine en couleur.

La production picturale de Petit peut facilement dérouter par son apparente disparité, par son évolution en zigzag.



Interlude, 1987.
Estampe laminée;
75,5 x 55 cm.

Pour mieux en comprendre le sens, il faut insister sur deux des principales caractéristiques de l'artiste lui-même: d'abord, son tempérament volubile et hyperactif, survolté et impatient, enthousiaste et explorateur, qui le pousse à concentrer ses énergies mentales et physiques sur des entreprises concrètes, pour lesquelles il dispose de beaucoup d'habileté et d'astuce; ensuite, frisant le paradoxe (ce qui ne lui répugne d'ailleurs pas du tout!), son esprit d'initiative se lance vigoureusement dans le développement de suites, de variantes, de variations d'où émergent diverses facettes, pistes et autres possibilités que l'artiste poursuit avec fougue, au fil de dizaines d'œuvres, jusqu'à ce qu'il en sente satiété ou épuisement, ou encore jusqu'à l'émergence d'une autre voie, plus vive ou plus attrayante par sa nouveauté...

C'est ainsi qu'en vingt-cinq ans, de 1962 à 1988, Petit a vécu l'aventure d'une douzaine de courants picturaux. A ces grandes marées picturales, il faut encore ajouter au moins trois groupes de tableaux particulièrement fascinants: dix compositions gestuelles exécutées en une seule journée, le 15 janvier 1967; la magistrale suite de dix Portraits de ma mère peints en 1975-1976; une douzaine d'autoportraits faits depuis 1960.

Gaston Petit a commencé à faire de la sculpture de façon indirecte, en explo-

rant de nouvelles manières d'exprimer le sentiment religieux dans des objets et des lieux liturgiques catholiques. Profitant du renouveau dans l'art sacré, il relève le défi d'une première commande, en 1963, pour la chapelle de Rakusei Gakko, à Kyoto, concevant des vitraux de composition géométrique, un mural ingénieusement exécuté en tubes de papiers, un autre mural de stylisation graphique sur fond de béton et les reliefs en bronze du tabernacle posé sur l'autel, orné de dessins en creux dans la pierre et disposé pour que le célébrant soit face au peuple, ce qui constituait à l'époque une audace liturgique encore rare.

Deux ans plus tard, en 1965, il exécute au couvent Saint-Albert-le-Grand, de Montréal, des murales en mosaïque de céramique et béton qui comportent des reliefs abstraits harmonisés et animent l'architecture ambiante. Puis, les commandes se succèdent de murals et d'environnements religieux, et aussi de vitraux pour des bureaux ou des résidences. Parmi une cinquantaine de contrats, deux exécutés à Tokyo même semblent particulièrement remarquables, soit un immense dessin gravé dans le béton sur le mur extérieur de la chapelle d'un couvent franciscain et un imposant mural en aluminium sur un mur extérieur du Collège International de Sainte-Marie.

En 1987-1988, l'atelier de Petit donne l'impression de servir à la sculpture beaucoup plus qu'à la peinture ou à l'estampe. En effet, ce domaine est en pleine effervescence, l'artiste travaillant avec sa fougue habituelle, à partir de formes d'emballage en mousse de styrène qu'il recompose et transforme en lieux de méditation, en les coulant en aluminium, ensuite poli ou patiné.

Sauvées de justesse de la main des éboueurs qui les vouent au néant, ces formes sont donc recyclées sur le plan esthétique, transformées en sculptures permanentes par leur métamorphose en aluminium, dont la dimension hiératique rappelle l'envergure spirituelle fondamentale de la pensée de l'artiste.

L'inachevable quête des correspondances

Au fond, ai-je l'impression, Gaston Petit cherche, dans le brouhaha des cultures et des pensées, des styles et des techniques qu'il explore avec fougue depuis une quarantaine d'années, à préciser en ses œuvres diverses des facettes ou des fragments du cinéma continu de son monde intérieur, tendu entre le pôle d'une spiritualité ouverte au régime universel des courants religieux qui imposent leurs propres configurations, et le pôle d'une esthétique aussi largement ouverte au clavier des courants plastiques qui offrent leurs images autonomes.

Devant son œuvre, touffu et nerveux, on se prend à évoquer la stimulante harmonie des correspondances de Baudelaire ou l'inépuisable jeu des métamorphoses de Malraux. Ce qui semble chaos trouverait ainsi la clef de son évident fonctionnement dans un symbolisme universel dont il serait vain et prétentieux d'expliquer le mystérieux dynamisme.

Reste donc la possibilité d'en témoigner, en faisant de l'art, en étant constamment à l'affût des signes qui foisonnent et dont nous ne saisissons toujours que des bribes. Et ainsi, début novembre 1987, Petit m'entretenait à Tokyo de projets de peindre des kimonos et de les dresser dans l'espace. Quelques mois plus tard, des photographies viennent montrer les premiers aboutissements de ces projets, en même temps que la cuvée d'une quinzaine de nouvelles sculptures en aluminium et d'un vaste dessin au feutre de cinq mètres d'envergure.

Et, comme toujours chez Petit, l'impatience de tourner la page, pour continuer, pour voir, pour montrer, pour «donner à voir», comme l'écrivait si bien Éluard, il y a une cinquantaine d'années. ■